

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

Séquence 10

Mémoires d'un futur président

Au fil de votre été :

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 juin. *Séquence 1.*
- 28 juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*
- 12 juillet. *Séquence 4.*
- 19 juillet. *Séquence 5.*
- 26 juillet. *Séquence 6.*
- 2 août. *Séquence 7.*
- 9 août. *Séquence 8.*
- 16 août. *Séquence 9.*
- 23 août. *Séquence 10.*

L'An 1 de la présidence ayant été celui de « la Révolution dans le Bon sens », notamment en matière sexuelle, il importe d'entrer dans la consolidation des acquis.

(voir [séquence précédente](#))

II

Après les bouleversements de l'An 1, il fallut consolider, donc conserver. Aussi l'An II fut-il décrété *l'Année de la Sécurité*. Pour éviter toute confusion, je précisai : « La Sécurité sans le Risque. » Ainsi se dessinaient les deux axes fondamentaux de ma politique intérieure : 1. Changer ; 2. Conserver.

A vrai dire, au niveau météorologique, l'Année de la Sécurité sans le Risque se déroula difficilement. Il y eut d'abord l'automne, marqué par d'importantes inondations dans le Sud-Ouest : la France est un pays pluvieux, et le problème des gouvernements, en période d'inondations, c'est de surnager. On ne peut plus dire : « Après moi le déluge », quand on pilote à vue contre vents et marées. Loin de nier les fatalités atmosphériques, ma politique fut d'orienter l'opinion publique vers d'autres réalités sécurisantes : je profitai de cette période aquatique pour inaugurer une cinquantaine de redoutables sous-marins atomiques, saluant le considérable effort qu'avait fourni chez nous la Construction navale. Le peuple oublia les inondations en sentant que la France dominait les eaux et, bien vite, dans les journaux, revint le calme plat.

Mais l'hiver arriva, tout de suite après l'automne : il n'avait pas été possible de changer cet ordre-là. Un hiver terrible, avec sa neige et, du même coup, ses avalanches. La neige, qui couvrit tout, y compris les autoroutes ; les avalanches, toujours imprévisibles, qui asphyxièrent des sanatoriums, écrasèrent des chalets d'enfants. En soi, une avalanche est un incident : mais

avec cette foutue manie qu'ont encore les Français de rendre le gouvernement responsable de tout, les avalanches risquaient de devenir *politiques*, et d'emporter le régime avec elles ! Face à l'imprévisible, que faire ? Eh bien, je gérai l'imprévisible : je déléguai plusieurs ministres à la montagne, j'y vins moi-même chausser des skis, et l'on décréta un « Plan Neige ». Charmante expression ! On ne négligea pas, néanmoins, de nommer une commission d'enquête chargée de trouver des coupables officiels tout en disculpant les administrations responsables ; l'enquête mit un certain temps à aboutir ; comme les experts de la commission étaient ceux-là mêmes qui avaient autorisé les constructions, la chose ne fit pas de grabuge ; et c'est ainsi que les avalanches furent enterrées, avec leurs victimes comme il se doit.

Le printemps eut ses problèmes : il fut chaud. La tension sociale monta avec les prix, et ce phénomène naturel engendra quelques troubles sociaux. Comme, à l'origine de tout cela, il y avait une éruption de taches à la surface du soleil, on se contenta de mettre les fauteurs de trouble à l'ombre, et le tour fut joué.

Vint l'été, avec son cortège d'incendies de forêts : une vague de chaleur, un peu de vent, les rêveries criminelles d'un révolutionnaire en short, et il n'en fallut pas davantage pour que des milliers d'hectares fussent ravagés en quelques jours. Et naturellement, nous n'avions pas assez d'eau, pas assez d'hommes de service, pas assez de volontaires, pas assez de pompes, pas assez d'hélicoptères, pas assez de bombes à eau (« Tout va à l'armement atomique ! », déplorait Fouchcard), pas assez de sapeurs, pas assez de temps ! En revanche, nous n'avions que trop de journalistes qui grossissaient les faits, attisaient leurs lecteurs... et bientôt, c'était la France qui allait flamber ! Que faire ? Parler, évidemment. De cette question brûlante, je fis officiellement un problème dont le gouvernement se préoccupait. « Nous sommes conscients des dégâts »,

dis-je en Conseil des Ministres, et je déclarai les régions sinistrées. Repartant en vacances, je fis un crochet pour montrer sur les lieux du sinistre mon faciès dramatique ; j'insistai pour qu'on me photographiât en compagnie de responsables locaux, tenant en main une lance d'arrosage, à croire qu'on m'avait élu pompier national ; puis, ayant réconforté la nation de quelques propos sur les catastrophes de ce monde que le Progrès ne peut encore empêcher, j'allai jouir de mes congés dans un château, au bord de l'eau...

Il s'agissait là d'événements quelque peu exceptionnels : l'ordinaire de l'An II fut moins mouvementé, d'autant que Fouchard était là pour calmer les mouvements, avec ses Compagnies Républicaines de Sécurité Sans le Risque¹. Chaque petite semaine se déroula, régulière, avec la politique qu'on lui adaptait. Pour ma part, je m'efforçais au fil des mois de neutraliser deux dangers généraux : l'un s'appelait la majorité, qu'il fallait discipliner, et l'autre l'opposition, qu'il fallait désamorcer. « Comme toutes les épouses, répétais-je, il faut protéger la France contre elle-même. » Et cette tâche me donnait l'impression d'une certaine présence politique, sans laquelle un président souffre d'une oisiveté fonctionnelle qui est la mère de tous ses vices, comme on sait.

Massive et indistincte, la majorité comprenait des aplatis, des ultra-fidèles et des gauchisants. Les aplatis adaptaient leur philosophie à leurs intérêts, et étaient toujours sensibles, lors des consultations importantes, aux appels du pied. Les ultra-fidèles étaient plus dangereux, dans la mesure où ils étaient moins fidèles à ma personne qu'aux principes dont je me réclamaux :

1. *Note de l'éditeur* : Il s'agit des C.R.S.S.R. Notons que, par une de ces bizarreries comme en ont parfois les foules, on ne prononçait pas le dernier R du sigle.

ils ne cédaient qu'aux appels à l'unité. Les gauchisants ne manquaient pas d'idéalisme et avaient parfois d'heureuses formules sociales, dont je m'inspirais, mais pour calmer leurs fortes têtes, il me fallait aller jusqu'aux appels au rassemblement. Cela faisait beaucoup d'appels, cependant je me plaisais à les adresser à mon troupeau, chaque fois qu'il s'y élevait des bêlements discordants pour des histoires de rateliers inégalement fournis. Sous l'appel mystique, mes moutons devinaient le cri d'alarme : « Messieurs, cessez de vous disputer les parts, à l'heure où le gâteau est menacé ! » Et tout rentrait dans l'ordre. Au reste, avant chaque vote important, je faisais publier des sondages habilement faits, de sorte que la majorité, pour mériter son nom, était sommée de se conformer aux désirs qu'on prêtait à l'opinion publique.

Dans cette majorité de bonne composition, je me mis, au cours de l'An II, à puiser beaucoup de ministres ; car il fallait changer de ministres : un bouc émissaire chasse l'autre, il faut des places vacantes pour appâter les ambitieux, et enfin, tant que des chiens s'entre-dévorent, ils ne songent pas à mordre le maître. Les ministres eux-mêmes avaient intérêt à ne pas trop se salir à l'usage : on démissionnait d'office, dans leur bien, ceux qui ne le comprenaient pas. Il y avait parfois une demi-mesure : on changeait le ministre de ministère ; comme je décidais de tout, ils étaient en quelque sorte interchangeables. Cette valse de ministres, seule innovation notable de l'An II, n'alla pas sans rivalités et dissensions. Pour les calmer, je fis appel à un psychiatre converti depuis peu à la psychologie, que m'avait recommandé Mlle Cuisset : le professeur Séraphin. Séraphin, verres fumés et teint lunaire, cheveux en brosse et barbe en pointe, le flair froid, la voix lointaine et l'ironie au coin des lèvres, me conseilla d'organiser des Groupes interministériels de Remotivation dont il fut l'animateur non directif : les ministres, retirés dans un domaine silencieux, devaient vivre ensemble pendant

plusieurs jours, avouer au groupe ce qui les animait, quels étaient leurs désirs, leurs angoisses, leurs rêves, comment ils voyaient leurs collègues ou même leur président, ce qu'ils poursuivaient profondément au long de leur carrière ; Séraphin posait sur eux des regards extrêmement patients, façon rayons X, sans jamais un signe de désapprobation ; pour détendre les participants, les séances se terminaient, le soir, par un peu de surexpression corporelle et de sexologie appliquée ; et, comme tout était enregistré, filmé, à l'insu des participants, puis dépouillé et analysé par une équipe de psychologues experts, ces séminaires me procuraient des dossiers précieux pour opérer les remaniements ministériels. Gare à qui craquait en groupe de remotivation !

Chaque remaniement était précédé de démentis qui l'annonçaient, les journalistes jouant à la devinette, et moi, à la surprénette. Il faut toujours surprendre, et la surprise des surprises consistait à renommer les mêmes ministres quand les journalistes déliraient quelque peu. La révocation la moins attendue fut celle de Marianne, qui commençait à me fatiguer à vouloir tout changer (elle désirait supprimer notre armement atomique !) :

— Quand la révolution est faite, lui dis-je, elle n'est plus à faire : nous sommes en l'An II !

Du coup, je supprimai le ministère de la Révolution : on avait besoin, maintenant, de six années de tradition ; et le Conseil des Ministres fut soulagé de n'avoir plus à faire sa révolution de satellite provincial : il rentra à Paris. L'autre surprise de taille fut la nomination d'un nouveau Premier Ministre : le baron de Brède. Les journaux émirent toutes les hypothèses imaginables pour s'expliquer que j'aie relevé Valérie de ses fonctions (« Elle est peut-être en réserve de la République », fut-il dit) ; la raison était pourtant simple : ma femme avait envie de voyager, de « prendre du bon temps », et c'est à sa demande, en le regrettant, que j'avais dû remplacer cette excellente collaboratrice.

Et je ne tardai pas à le regretter plus vivement encore

quand je m'aperçus que, déchargée d'activité, Valérie eut tout le loisir de se plaindre de la mienne : elle disait manquer de son mari ! Le pauvre...

— Comment veux-tu que je sois disponible, expliquai-je, avec cette opposition qui me harcèle ?

— Excuse-moi, chéri : mais ta virée au bois de Boulogne, cette nuit à trois heures du matin, c'était l'opposition ?

— Non, mais c'était l'œil du maître : je dois veiller sur les Français à toute heure du jour et de la nuit.

— Et sur les Françaises...

— Voyons, Valérie, tu es celle que je leur préfère ; seulement, je dois connaître la Française pour connaître la France. C'est un axiome de sociologie présidentielle.

— Justement, s'écria-t-elle, ce n'est rien, les Françaises : c'est à la France que tu penses toujours, les femmes ne te sont qu'un moyen d'assouvir cette passion, la voilà ta véritable maîtresse, la France !

Je me tus, car elle touchait juste.

— J'en parlerai à Séraphin ! ajouta-t-elle, menaçante.

— Voyons, ma chérie !

Cette scène se passait début mai. Je résolus sur-le-champ d'envoyer Valérie en représentation à l'étranger, accompagnée de solides gardes du corps compensateurs ; elle accepta de partir, et j'eus la paix, sans qu'elle eût pu parler à Séraphin...

Pour être polémiques, mes rapports avec l'opposition ne manquaient pas de piment : elle bavardait ; je parlais ; nous jouions le jeu. Elle n'avait pas prise sur mes décisions ; moi, dans notre société complexe, guère davantage : il nous restait à couvrir cela de mots. Un de mes moyens favoris pour neutraliser le pessimisme professionnel de l'opposition était la conférence de presse. Tel matin, je lisais dans mon carnet de rendez-

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

vous : « Au théâtre cet après-midi », et j'apprenais mon texte. J'apparaissais détendu, quelques heures après, devant quatre cents journalistes qui avaient le trac à l'idée de poser une question dans laquelle ils s'embrouilleraient comme des premiers communiant à leur profession de foi. J'apparaissais tantôt debout, tantôt assis, tantôt à demi couché mâchonnant un brin d'herbe ou du chewing-gum, tellement j'étais à l'aise. Parfois, je faisais des effets ; parfois, je faisais l'effet de n'en faire pas. J'étais l'image de la France, je créais la France à mon image. Tantôt, dans mon discours, la France et moi se félicitaient mutuellement que tout allât bien, et la foule qui m'écoutait était un vaste miroir. Tantôt, je court-circuitais les critiques en faisant le procès du régime : « Nous allons à la catastrophe... Nous pouvons l'éviter ! », et d'annoncer les décisions majeures qu'il était temps de prendre, dont je n'aurais plus, par la suite, qu'à différer l'exécution : car me reposant des actes de l'An I, je commençais déjà à différer pour régner. Il va de soi que je livrais aussi quelques informations en pâture à mes fauves : puisque, renseigné ou non, le journaliste informe, autant le mettre un peu au courant... Mais ma règle d'or était de sourire, de sourire sans desserrer la mâchoire, de sourire d'autant plus largement que la question posée était plus délicate.

Tous les journalistes n'étaient pas convaincus, en particulier ceux qui venaient dans l'intention de repartir sceptiques ; je ne leur en voulais pas. Pourtant, c'était moi qui donnais un sens à leurs existences. En gérant la Société France, je leur donnais de quoi manger ; en la gérant imparfaitement, je leur donnais de quoi se plaindre : n'étais-je pas le partenaire gouvernemental idéal, pour les opposants qui avaient les joies de la critique dans le confort de l'irresponsabilité ? Alors, je m'échauffais parfois devant les critiques systématiques : « On ne peut pas tout faire ! Si on avait tout fait, on s'en irait ! Laissez-en un peu pour les

« cinq années à venir ! » Et j'y allais de quelques boutades acérées, ayant beau jeu de qualifier l'opposition de stérile, puisque je n'en tenais pas compte.

J'avais, bien sûr, d'autres moyens de bâillonner l'opposition et de calmer les impatiences de la majorité : c'était notamment la création de ministères. Un ministère par problème, dût-il ne durer que trois semaines, le temps que le mécontentement passât à d'autres sujets — telle était mon astuce ! Y avait-il des difficultés nationales du côté de la pêche ou de la chasse ? Je créais un ministère des Affaires pisciculturales. Y avait-il, au printemps, des gels catastrophiques pour les fruits ? Je créais un ministère du Dégel, où siégeaient quelques Poires et grosses Légumes. Se plaignait-on de nuisances industrielles ? Je créais un ministère de la Pollution, qui put d'ailleurs réutiliser le papier à en-tête de l'ex-ministère de la Révolution : « Vous gommerez *révo* et inscrirez *pol* », dis-je au Ministre... En ce qui concerne le budget desdits ministères, on organisait des quêtes publiques soutenues par la télévision : au cours de l'été brûlant de l'An II, j'érigeai en système ces collectes patriotiques, et cette *collectivisation* du régime intéressera fort certains experts économiques d'U.R.S.S.

Pour le reste, classiquement, je tentais de désunir les partis de l'opposition. Chaque fois qu'il apparaissait des divisions à gauche, la télévision lui donnait la parole. En somme, ma stratégie politique intérieure consistait, elle aussi, en deux volets : rassembler, diviser. Côté majorité, côté opposition. Je mis même à l'étude un projet de financement de tous les partis, pour mieux les acheter. Enfin, je réussis un beau coup de filet, en attrapant Michel Racor au piège du pouvoir. Comment ? Le plus simplement du monde : le rencontrant à Pâques sur une piste des Alpes, par hasard, j'entrai en conversation.

— Vous qui skiez mieux que moi, lui dis-je, vous n'allez pas me refuser une conversion.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Et, quand nous revînmes de cette mémorable randonnée, il était dans mes traces. Son entrée au gouvernement fit du bruit ; il se justifia en invitant la gauche à le suivre ; mais malgré son mot célèbre :

« Fidèle à l'avenir
« Je me sépare pour réunir. »

... mot qui resta dans l'histoire sous le nom de *l'Appel des ir—*, Michel Racor ne fut pas suivi. Pas immédiatement en tout cas.

A peine avais-je créé le ministère de la Pollution pour sécuriser la France que, peu avant l'anniversaire de mon élection, une centrale nucléaire explosa. Vingt mille victimes. C'était moins que le nombre annuel d'accidentés de la route, mais la population, impressionnée par l'aspect spectaculaire de l'événement, s'agita jusqu'à la démesure. « Ras-le-bol Mapon ! », criait-on de toutes parts, ressuscitant des slogans surannés. Défilés, folklore, qualité de la vie, haro sur l'atome, tout eut lieu. Des écologistes coiffés de touffes d'herbe et ivres de lait vinrent bêler aux alentours du ministère de la Pollution, et les C.R.S.S. de Fouchcard eurent la plus grand-peine à parquer tout ce monde dans des clayettes de secours. Ici ou là, on n'hésitait pas à réclamer ma démission. J'avoue que je n'en revenais pas.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'ils veulent ? glapis-je vert de colère, en brisant une des dernières assiettes du Service aux Oiseaux qui datait des Pompidou.

— Votre mort, répondit calmement Séraphin.

Autant Mlle Cuisset savait sentir les pulsions de l'instinct sexuel dans les moindres actes, autant Séraphin savait déceler, dans les moindres agissements, la présence implacable de l'instinct de mort.

— Déjà ? !

— Le pouvoir du père pèse vite à l'enfant, énonça-t-il.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— Je ne peux pourtant pas la leur offrir : ce serait de la démagogie.

— D'autant plus qu'ils vous regretteraient aussitôt.

— Vous croyez ?

— Les Français ne se consolent jamais de la perte de ceux qu'ils tuent. C'est le complexe de Louis XVI, bien connu.

— Il me faudrait donc à la fois mourir et demeurer ?

— C'est une idée de Phénix ! s'exclama plaisamment Séraphin, qui aimait les références à la mythologie.

Mais il ne se douta pas que je venais à l'instant d'imaginer le moyen de réaliser cette idée.

Je convoquai Fouchcard.

— Fouchcard, vous allez organiser un attentat contre moi.

— Comment ? ! fit-il offusqué, non sans que lui échappe, en un dixième de seconde, une lueur inquiétante au coin de l'œil gauche.

— Un attentat *manqué*, cher Monsieur, évidemment.

— Mais... Bien, Patron.

— Président.

Et nous imaginâmes les modalités du scénario, en prenant le thé. Fouchcard voulait à tout prix un attentat par balle, dans le style Kennedy.

— Vous êtes fou, lui dis-je : on n'a pas le loisir d'arrêter les balles pour vérifier leur trajectoire.

Il voulait également faire endosser la responsabilité du coup par un groupe extrémiste.

— Ne vous laissez pas obséder par vos phobies : ce meurtre de diversion doit au contraire être *apolitique*.

La mise en œuvre du projet fut immédiate et, l'avant-veille du nouveau Jour de l'An (des irréductibles fêtaient encore l'ancien), comme je prenais un paisible bain de foule au bois de Vincennes, un énergumène se rua sur moi un poignard à la main, aux cris de : « A bas le tyran qui pollue ! » C'était un paranoïaque, d'après Séraphin ; il semblait avoir répété une leçon apprise et l'expertise révéla, dit-on, un sang chargé

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

d'adrénaline. Naturellement, mes gardes du corps l'abattirent aussitôt, avec précision. « Messieurs », leur dis-je sur un ton de reproche et, me précipitant vers ce pauvre homme qui perdait la vie après la raison, je recueillis son dernier soupir en lui disant ces mots : « Je te pardonne, mon fils. » On raconta par la suite qu'il n'était pas sûr que le malheureux fût d'origine française...

Une heure après, *Faubourg-Soir* titrait en caractères énormes :

MEURTRE DU CHEF DE L'ETAT

Puis, en minuscules italiques :

Empêché de justesse par ses gardes du corps.

Instantanément une secousse ébranla le cœur de la France. Un frisson fut enregistré dans les capitales étrangères. Un frémissement vite déçu parcourut l'opposition, et toucha même une frange de la majorité. Valérie confia largement son émotion aux ondes. Et la Nation entière se prit à m'aimer, d'avoir failli me perdre. L'An II avait montré que la vraie sécurité, c'est le risque dompté.

(à suivre)